

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Prisonniers Marocains, d'après M. Benjamin Constant. - Vue de Meudon, d'après M. Ferdinand Heilbuth. - Deux Camarades. - Un Embarquement d'Eléphants.

TEXTE: - Nos Gravures. - Un Proscrit dans la Sierra-Morena. - Connaissances Usuelles de la semaine. - L'Arbalétrier Aveugle. Légende des Bords du Rhin. - Un petit Roman par une Fenêtre. - Ligniana. - Fleurs Parlantes. Nouvelle

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
à BRUXELLES.  
Administrateur: C. APPELIAN.  
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 37.

— 10°. A N N É E. —

17 Juillet 1880.

## NOS GRAVURES.

### PRISONNIERS MAROCAINS.

M. Benjamin Constant a longtemps habité l'Orient, et a rapporté de ses voyages au pays du soleil une riche moisson de souvenirs, qu'il

s'applique à reproduire sur la toile avec un cachet de saisissante et dramatique vérité.

Rien de poignant comme l'aspect de ce groupe de malheureux captifs, chargés de lourdes chaînes, se précipitant avec avidité vers ce petit ruisseau serpentant à travers l'aride plaine du désert.

Tout un jour de marche dans le sable brûlant, sous un soleil torride, et de cruels traitements de la part de leurs féroces gardiens.

ont épuisé leurs forces et leur ont donné une soif dévorante. Quelle n'est pas leur joie à la vue de ce mince filet d'eau, qu'ils regardent comme un bienfait envoyé du Ciel.

Tous se penchent pour porter à leurs lèvres desséchées quelques gouttes du liquide rafraîchissant, et oublient pour un instant les souffrances et les fatigues d'une longue journée.

Les gardiens se sont arrêtés et attendent immobiles: l'un, à cheval, marchant en tête.



PRISONNIERS MAROCAINS D'APRÈS M. BENJAMIN CONSTANT.

### VUE DE MEUDON.

Meudon est une charmante petite ville de près de 6000 habitants, située à huit kilomètres de Paris, au sommet d'un joli coteau.

Le château de Meudon fut bâti en 1695 par le Dauphin, fils de Louis XIV, et réparé par Napoléon I. De sa terrasse, on découvre la plus belle vue des environs de la grande capitale. Le bois, qui entoure le château, offre

ouvre la route du désert qui s'étend devant eux avec ses horizons infinis; l'autre forme l'arrière-garde, pour chasser devant lui ces infortunés dont le sort, quel qu'il soit, effraie la pensée.



d'agréables promenades; on y remarque des arbres magnifiques et les botanistes y font d'abondantes moissons.

La vue que nous reproduisons a figuré parmi les œuvres les plus remarquées à l'Exposition des Aquarellistes français. Son auteur, M. Ferdinand Heilbuth, qui s'était jusqu'à présent appliqué à traiter des sujets italiens, a su rendre la nature des bords de la Seine avec une grâce, une fraîcheur admirable.

#### DEUX CAMARADES.

Qui n'a eu sous les yeux une scène pareille? Un jeune Savoyard, jouant d'un instrument quelconque et faisant faire différents exercices, soit à une marmotte, soit à un singe, puis implorant la charité publique. L'art s'est souvent emparé de sujets de ce genre, mais celui-ci nous est représenté d'une façon tout-à-fait neuve. — Nous sommes au coin d'une rue; le singe, qui a rempli consciencieusement son devoir, grignote un bonbon qu'un passant lui a jeté, et le maître tend son chapeau pour recueillir quelques pièces de monnaie. Et les deux amis supportent gaiement la vie telle qu'elle se présente pour eux, avec ses alternatives de bonnes et de mauvaises... recettes.

#### UN EMBARQUEMENT D'ÉLÉPHANTS.

On sait avec quelle généreuse ardeur notre roi Léopold II poursuit la réalisation de cette œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale, entreprise sous ses auspices, et qui a pour but de continuer les découvertes faites jusqu'ici par de hardis explorateurs.

Dernièrement encore, lorsqu'on songea à employer pour les transports des éléphants apprivoisés, qui servent comme bêtes de somme dans les Indes, notre souverain fit cadeau à l'Association internationale de quatre magnifiques éléphants indiens, achetés à Bombay, et que l'on embarqua de cette ville pour Zanzibar.

Cet embarquement ne laissait pas que d'offrir de grandes difficultés, provenant de ce que les bords des bateaux à vapeur indiens sont trop hauts pour que l'on puisse mener les animaux directement, au moyen d'un pont, du quai au bateau.

Pour embarquer ces colosses on a donc dû avoir recours à la moufle, au moyen duquel on embarque les chevaux.

A cette fin, on a lié une sangle solide autour de l'animal, puis par de gros cables on a attaché cette sangle à la moufle; ensuite on a tourné la grue jusqu'à ce que l'éléphant se trouvât suspendu au-dessus du pont du bateau. Alors on a laissé descendre ce gigantesque passager dans l'habitation qui lui était destinée.

Pour maintenir l'animal en tranquillité, deux hommes ont dû se tenir, l'un sur son cou, l'autre sur son dos, et faire ainsi avec lui ce petit voyage aérien.

#### UN PROSCRIT DANS LA SIERRA-MORENA.

##### VII.

„Camarades, dit le chef des bandits à ses hommes en montrant Antonio, cet affreux petit drôle n'évitera pas le sort terrible qu'il a si bien mérité; mais, avant de le tuer, il nous faut l'interroger.

Matagente réfléchit pendant quelques secondes, puis, reprenant de nouveau la parole, il s'adressa à Antonio :

— Ecoute-moi bien, enfant, lui dit-il, il s'agit pour toi de la vie.

— J'écoute, Monsieur, répondit doucement Antonio, qui ne demandait qu'à gagner du temps, pour assurer encore mieux notre fuite.

— J'étais en colère contre toi tout-à-l'heure, dit Matagente, mais j'avais tort; tu t'es conduit bravement et je ne puis t'en vouloir de ta bravoure... au contraire... Cette qualité t'assure mon estime. A présent, sois aussi sin-

cère dans les réponses que tu vas me faire que tu as été courageux dans ta défense... et je te jure qu'il ne te sera pas fait de mal. Dans le cas où tu voudrais me tromper encore, ta vie paierait ta perfidie... Et prends bien garde... car ce serait une mort horrible que tu aurais à souffrir! M'as-tu compris?

— Oui, et je suis prêt à vous répondre.

— C'est bien: quelles personnes se trouvaient avec toi lorsque nous avons commencé à vous poursuivre.

— Mon père adoptif, Andrès le muletier, le duc de Ségovie, sa fille et son serviteur.

— Mes renseignements étaient exacts, murmura Matagente comme se parlant à lui-même, c'était bien le duc de Ségovie.

Puis élevant la voix:

— Sais-tu le chemin qu'ils ont pris? demanda-t-il à Antonio.

— Oui, je le sais, répondit ce dernier sans hésiter.

— Prends bien garde de nous tromper! Et quel est ce chemin?

— C'est le sentier à droite qui se trouve dans la clairière située au bout du défilé, répondit le jeune garçon d'une voix ferme et assurée.

— Allons, en route! s'écria Matagente, en s'adressant à ses compagnons; peut-être rattrapons-nous encore le proscrit qui doit nous valoir une si bonne aubaine.

Puis se retournant vers deux de ses hommes qui avaient de sinistres figures, le chef ajouta, en leur désignant Antonio:

— Quant à vous, attachez ce garçon par les bras et placez-le ensuite entre vous deux; puis au moindre indice de trahison, ou de mauvaise foi de sa part, plongez-lui vos poignards dans la gorge.

Antonio tendit de lui même ses mains aux brigands qui les lièrent solidement avec une forte corde, et la troupe se mit aussitôt à la poursuite des voyageurs.

##### VII.

Lorsque nous eûmes quitté Antonio, après l'avoir embrassé cent fois comme je vous l'ai déjà dit, le duc de Ségovie, Pérez et moi, nous nous mîmes à courir tant que nos forces nous le permirent.

— Pauvre enfant, disait de temps en temps le proscrit sans pouvoir retenir ses larmes. Noble Antonio! comment pourrai-je jamais te prouver ma reconnaissance! Ah! si ce n'eût été pour ma chère Rafaëla, jamais je ne t'eusse abandonné!

Nous étions au moins déjà à une lieue et demie du défilé, lorsque le bruit, produit par plusieurs fusils que l'on armait, nous fit nous arrêter.

— Rendez-vous! s'écria bientôt après une voix forte et accentuée.

Et tout aussitôt nous fûmes entourés par une grande quantité de gens qui tournèrent leurs armes contre nous.

— C'est une seconde troupe de brigands, me dit le fugitif. Le dévouement d'Antonio aura été perdu pour nous....

Le duc de Ségovie se trompait; ce n'étaient point des brigands, mais bien au contraire des soldats qui venaient de nous arrêter.

Malheureusement, la joie que nous causa cette découverte se changea bientôt en désespoir, lorsque l'officier qui commandait ce détachement, nous apprit qu'il se tenait, depuis la veille, en embuscade dans la forêt pour s'emparer du duc de Ségovie, et qu'il nous demanda nos passe-ports.

— Ah! Monsieur l'officier, il s'agit bien du duc de Ségovie, que nous autres, pauvres muletiers, nous ne connaissons pas, m'écriai-je; un des nôtres vient de tomber entre les mains du célèbre brigand Matagente... Au nom du Ciel, venez à son secours.

— Est-ce bien vrai ce que vous nous dites là? nous demanda l'officier.

— Oh! je vous le jure! Mais venez, venez, Monsieur l'officier; ce serait une si grande gloire pour vous que de vous emparer de ce terrible Matagente... Cela vous ferait nommer capitaine...

— Eh bien! allons, s'écria l'officier.

Cette fois, l'espoir de délivrer Antonio me

fit si bien oublier ma fatigue, que c'était avec peine que les soldats pouvaient me suivre.

Enfin, après une heure de marche, nous rencontrâmes les bandits.

Un combat, dont le souvenir me fait encore frissonner aujourd'hui; un combat terrible, acharné, sans pitié s'engagea entre les brigands et les soldats. Dieu permit que ces derniers remportassent la victoire.

Vous dire à présent ma joie folle, délirante, insensée, lorsque je serrai mon fils adoptif, mon noble et bien-aimé Antonio sain et sauf contre mon cœur, me serait chose impossible. Il y a des bonheurs tellement grands que la parole humaine ne peut les décrire.

— Andrès, me dit Antonio, après m'avoir rendu mes caresses, profitons du moment de trouble qui suit la bataille pour sauver le duc. Personne ne songe à lui à présent, et la fuite lui devient aisée.

En effet, l'officier occupé à faire garrotter les brigands, à relever ses blessés, et par-dessus tout enivré par la victoire qu'il venait de remporter, ne songeait guère à nous; et nous nous éloignâmes sans qu'il s'aperçût de notre absence.

C'était à peine si Antonio et moi connaissions le duc de Ségovie, puisque nous ne l'avions jamais vu avant cette mémorable nuit; mais les dangers auxquels nous avons été exposés ensemble, nous avaient inspiré pour lui une telle affection, que lorsque le lendemain il prit congé de nous, il nous sembla que nous venions de perdre notre meilleur ami.

Le duc, en partant, nous força d'accepter une bague en diamants, qu'il nous fit promettre de vendre, afin d'acheter, avec le prix que nous en retirerions, de nouveaux mulets, pour remplacer ceux que nous avions tués pour faire notre barricade.

— Au revoir, mon bien aimé Antonio, dit-il à mon fils adoptif; j'emporte avec moi le souvenir des obligations que je vous dois, que je n'oublierai de ma vie... et l'espérance que Dieu, dans sa bonté et dans sa justice, finira par nous réunir un jour à tout jamais.

##### VIII.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ces événements, dont chaque jour encore nous nous entretenions, Antonio et moi. Mon fils adoptif, toujours aussi studieux, aussi actif, avait perdu sa charmante gaieté.

— Mon Dieu, mon cher Andrès, me disait-il parfois avec un soupir, que je voudrais avoir des nouvelles du duc de Ségovie et de sa petite Rafaëla! J'ai peur qu'il ne leur soit arrivé quelque malheur.

— Moi aussi, Antonio, je désirerais vivement recevoir de leurs nouvelles, lui répondis-je; mais à dire vrai je doute, hélas, qu'il se souvienne encore de nous....

Un jour, nous revenions, exténués de fatigue, nous reposer de nos travaux, lorsque nous aperçûmes une magnifique voiture, attelée de quatre chevaux, arrêtée devant notre chaumière. Je n'avais encore de ma vie rien vu d'aussi riche et d'aussi beau.

De nombreux domestiques, aux magnifiques livrées couvertes de galons d'or, se tenaient attentifs à la portière.

— Ça doit être au moins un grand prince qui voyage, dis-je à Antonio sans oser avancer.

A peine achevai-je de prononcer ces paroles, qu'un homme sortit de la voiture, prit Antonio dans ses bras et le serra contre son cœur.

— Le duc de Ségovie! m'écriai-je en le reconnaissant.

— Lui-même, brave Andrès, me dit-il, qui vient payer la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers vous et votre fils.

Le duc nous raconta alors qu'après une existence triste et errante à l'étranger, le roi Ferdinand VII étant mort, la nouvelle souveraine, qui connaissait son innocence, non-seulement lui avait permis de rentrer en Espagne, mais encore lui avait rendu à la cour les emplois qu'il y occupait avant sa disgrâce.

— A présent, mes chers Andrès et Antonio, nous dit-il en terminant, nous ne nous séparons plus... Je vous emmène avec moi... Cela vous convient-il, Antonio?



Antonio n'entendit pas cette demande, tant son attention était absorbée par la vue d'une charmante jeune fille de quatorze à quinze ans, assise dans la voiture.

— Vous regardez ma Rafaëla, dit le duc en prenant Antonio par le bras; elle a bien grandi depuis notre fameuse nuit aux aventures... Rafaëla, ajouta-t-il en montrant à sa fille Antonio, qui devint rouge comme une cerise, voici ce brave enfant dont je t'ai souvent parlé et auquel tu dois de posséder encore ton père. Désormais, il ne nous quittera plus.

— Oh! que je suis contente de cela! s'écria la gracieuse Rafaëla en battant des mains.

Puis, regardant Antonio avec un sourire, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Je serai bien gentille pour vous et je vous aimerai bien, mon frère, vous verrez.

Antonio et moi versions des pleurs de joie.

A présent, Messieurs, nous dit l'hôtelier Andrès, en regardant une vieille horloge suspendue au mur de la salle où se passait la veillée, voici l'heure de se retirer.

— Et la fin de l'histoire? lui demandâmes-nous tous en chœur.

— Quelques mots me suffiront : Le duc, en présence de la distinction native d'Antonio et de l'instruction qu'il avait acquise seul, sans maître, à force de travail, sentit redoubler à tel point l'affection et l'estime qu'il lui portait déjà, qu'il finit par l'adopter et par lui faire porter son nom.

Aujourd'hui, Antonio, l'ancien muletier, est général dans l'armée espagnole, riche à millions et de plus l'heureux époux de la bonne et charmante Rafaëla. Quant à moi, ne pouvant m'habituer aux usages des villes, je me suis retiré dans cette hôtellerie, que le duc m'a achetée. Voilà mon histoire terminée... Bonne nuit, Messieurs.

P. D. P.

FIN.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il résulte de recherches faites sur les fleurs, que les parfums d'origine végétale exercent sur l'atmosphère une action bienfaisante, en convertissant l'oxygène qu'elle renferme en ozone, et en augmentant ainsi son degré d'oxygénation.

Les essences qui servent à développer la plus grande quantité d'ozone sont les suivantes : Laurier-cerise, trèfle, lavande, menthe, genévrier, citron, fenouil et bergamotte.

Les essences d'anis, de thym et de noix muscade produisent aussi de l'ozone, mais en quantités moindres que celles des plantes que nous venons de citer.

Les fleurs du narcisse, de l'hyacinthe, de la mignonnette, de l'héliothrope et du lis développent de l'ozone en vase clos.

Les fleurs privées de parfums n'en développent pas, et celles dans lesquelles il est peu sensible, en produisent en petite quantité.

D'après ces quelques données, on doit recommander la culture des fleurs dans les terrains marécageux et dans tous les endroits à émanations délétères. C'est surtout un moyen d'éviter certaines fièvres.

## L'ARBALÉTRIER AVEUGLE.

### LÉGENDE DES BORDS DU RHIN.

#### I.

Le bourg de Lorch est, par sa situation et les souvenirs que rappellent ses environs, une des localités les plus intéressantes des bords du Rhin. Il est entouré de fort beaux rochers et de ruines légendaires.

Parmi ces ruines se trouvent celles du château de Fursteneck.

Or, le chevalier Oswald, propriétaire de ce

bourg et arbalétrier distingué, était l'objet d'une haine invétérée de la part de Guillaume de Saneck, chevalier voisin, qui cherchait à s'emparer de son adversaire par toutes sortes d'embûches.

Oswald, retournant un jour chez lui accompagné d'un seul varlet, donna dans une embuscade et fut pris.

Le prisonnier, traîné à Saneck, y fut jeté dans une tour profonde et ensuite privé de la vue de la façon la plus atroce.

On crut d'abord à Fursteneck que le chevalier avait été assassiné par des brigands, mais comme il n'y eut marque ni trace d'un pareil crime, Edwin, fils unique d'Oswald, qui connaissait la malice et la scélératesse de Saneck, soupçonna bientôt que son père pouvait bien être tombé au pouvoir de cet ennemi.

Résolu à tout risquer pour être certain de ce fait, Edwin se déguise en ménestrel et se dirige vers Saneck.

Il possédait un grand talent sur la harpe.

Non loin du château, il se mit à l'ombre d'un arbre, jetant sans cesse ses regards sur une haute tour du fort, laquelle devait être, selon ses sentiments, le cachot de son père.

Le jeune homme s'y trouvait à peine qu'il fut rejoint par un individu qui lui parut être un laboureur des environs, et qui lui dit :

— Pourquoi examinez-vous donc si attentivement cette formidable tour, Monsieur le Ménestrel? C'est une cage qui reçoit les oiseaux que l'on a déjà passablement plumés.

— C'est donc une prison? demanda Edwin comme à la légère.

— Certainement, reprit l'autre, qui, rendu confiant par les paroles aimables du jeune homme, et plus encore par la mélodie touchante que celui-ci venait de chanter, lui raconta qu'il avait été le témoin inaperçu de l'incarcération d'un chevalier et de son suivant.

Edwin eut de la peine à cacher l'impression que faisait sur lui ce récit, et tâcha de prendre des informations ultérieures; mais le seul point qui lui fut communiqué, c'était que, sous peu de jours, il y aurait un grand festin à Saneck.

Il se décida à profiter de cette circonstance, pour se mettre au courant de la localité, et de visiter le château comme ménestrel inconnu.

#### II.

Edwin se rendit donc à Saneck au jour fixé pour la fête.

Les éclats d'une joie bruyante le frappèrent à son entrée dans les salles; les têtes des hôtes étaient déjà fort échauffées par le vin.

Le chanteur étranger fut le bienvenu, ses chansons furent fort applaudies.

Peu à peu les esprits des convives se brouillèrent totalement dans les fumées de la boisson, et on ne fit plus attention à lui.

Plus ivre que ses hôtes, le chevalier Guillaume discourait vivement avec son voisin de table, et le ménestrel déguisé s'approcha doucement pour écouter leur conversation.

— Sais-tu bien, dit le voisin à de Saneck, qu'on te soupçonne d'avoir surpris le chevalier Oswald de Fursteneck et de l'avoir jeté en prison?

— Hum! repartit l'autre, tout ce que l'on dit n'est pas mensonge.

— On soutient même, poursuivit l'autre, que tu l'aurais privé de la vue...

— Eh bien, reprit Guillaume, et si c'était ainsi?... Qu'on souffle une bougie, ou bien qu'on la laisse s'éteindre, n'est-ce pas la même chose au fond?

— Toutefois, dit un tiers qui avait suivi l'entretien, on doit regretter la perte d'Oswald, à cause de son talent supérieur dans le tir à l'arc.

— Je parie qu'il frappe encore le but, pourvu qu'on le lui fasse remarquer, dit un autre chevalier.

— Tope-là! je parie que non! s'écria de Saneck, dans une extase d'ivresse, en donnant l'ordre de faire venir le prisonnier.

Edwin, qui ne perdait pas un mot de la conversation, se contint avec peine; il était hors de lui-même de douleur et de rage, lorsque son malheureux père entra en chancelant dans la salle.

#### III.

Tous les assistants se levèrent aussitôt de leurs sièges pour être témoins de l'issue de ce pari, déjà connu de tout le monde.

Au moment où l'infâme Guillaume en instruisit son prisonnier, en lui faisant donner arc et flèche, celui-ci eut soudainement une pensée: il saisit convulsivement l'arme et dit :

— Chevalier de Saneck, indiquez-moi le point où vous placez le but, pour que je le connaisse.

— C'est ici, répondit-il, c'est sur cette table que je place la coupe que vous devrez frapper.

— Je touche au but! dit aussitôt le chevalier Oswald.

La flèche siffla, et perça de part en part le cœur de Saneck...

Un tumulte épouvantable s'éleva; mais au même instant Edwin s'avança, se plaça devant son père en s'écriant :

— Voici le fils d'Oswald, emprisonné et rendu aveugle par un homme indigne du titre de chevalier... Quiconque d'entre vous aime l'honneur et la justice approuvera son action; quiconque est d'avis contraire, me répondra: voici mon épée!

La surprise fut générale, mais la majorité des chevaliers se déclara en faveur d'Oswald et d'Edwin, qui s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre.

Personne ne s'opposant dès lors à leur sortie, Edwin reconduisit l'auteur de ses jours au château près de Lorch, où la tendresse filiale adoucit les douleurs du malheureux aveugle.

K.

## UN PETIT ROMAN PAR UNE FENÊTRE.

### LETTRE I.

#### Madeleine à Valentine.

Enfin te voilà donc de retour, ma bonne Valentine! Quel plaisir j'ai eu hier à te revoir! Car il y a, le sais-tu bien, quatre grands mois que nous sommes séparées, et séparées complètement, puisque je n'avais pas même la facilité de t'écrire, par la raison que tu courrais le monde sans t'arrêter nulle part.

Ah, combien j'ai été contrariée que maman soit restée auprès de nous durant toute ta visite!... J'avais tant de choses à te dire! Je vous vois sourire, Mademoiselle, et vous attendre à quelque sentimentale histoire!

Eh, mon Dieu! non, Valentine: c'est tout-à-fait le contraire que je voulais te conter.

Comme ceux qui font des romans sont menteurs! A les entendre, le monde est une mer dangereuse pour les jeunes filles. L'amour, la séduction les poursuivent, etc., etc. Pas du tout, ma chère amie, on ne fait pas la moindre attention à nous, et l'amour, dont on nous fait si grand'peur, n'existe que dans les romans ou dans les livres de ces messieurs. Pourtant, une grande passion... Oui, le monde est si ennuyeux!... Voilà trois mois que maman m'y conduit, et j'en ai plus qu'assez, je te l'assure!

Je suis sortie de la pension au commencement de cet hiver. Jusque-là, comme j'étais traitée tout-à-fait en petite fille, on me conduisait à la campagne durant mes vacances, mais, cette fois-ci, cela a été tout-à-fait différent.

— Te voilà grande demoiselle, Madeleine, me dit maman, puisque tu as dix-huit ans; tu m'accompagneras dans le monde, car il faut que tu commences à le connaître.

Je rougis de bonheur en entendant ces paroles; mais il se dissipa promptement quand j'entendis mon père ajouter :

— Et il est aussi bientôt temps de te trouver un mari, n'est-ce pas, Madeleine?

Je ne répondis rien, car mon cœur se serra douloureusement.

— Me trouver un mari! me disais-je avec un soupir; voilà bien comme sont les pères! Moi, je ne tiens pas du tout à tomber si vite dans la prose du ménage.

Enfin, pour en revenir à mon entrée dans le monde, maman me fit faire une très-jolie



toilette toute en crêpe blanc, qui m'allait fort bien, je t'assure.

Aussi, quand j'entrai pour la première fois dans un salon brillant et parfumé, je sentis mon cœur battre comme s'il voulait rompre ma

poitrine, et une fièvre brûlante circula dans mes veines.

— Voilà, me disais-je, l'instant où ma destinée va s'accomplir, où un regard fatal doit à jamais fixer ma vie!

Et je suivis ma mère, tremblante et les yeux baissés, pour reculer encore le moment terrible et doux que j'attendais et craignais à la fois.

Il y avait beaucoup de jeunes gens fort élégants, et très-gentils, dans ce salon; mais ils



VUE DE MEUDON, D'APRÈS M. FERDINAND HEILBUTH.

ne faisaient pas la moindre attention à nous autres jeunes filles; ils étaient tous occupés à rire et à causer avec une foule de dames qui avaient au moins trente ans, mais qui étaient dans des toilettes les plus brillantes, et qui,

le croirais-tu, Valentine? portaient des fleurs et dansaient comme si elles n'avaient encore que dix-huit ans. Une chose bien plus extraordinaire, c'est que les jeunes gens les invitaient avec empressement, et que c'est à grand'peine

si la maîtresse de la maison obtenait qu'ils nous fissent danser à notre tour, ce dont ils s'acquittaient d'un air d'assez mauvaise humeur.

Et pendant ce temps, loin de nous faire



quelque déclaration sentimentale, ils nous adressaient du bout des lèvres quelques phrases banales de la force de celle-ci: — Il fait bien chaud, dans ce salon, n'est-ce pas, mademoiselle? Oh, ce bal est vraiment beau!"

Ah! décidément, Valentine, les jeunes gens sont bien plus dangereux dans les livres que dans les salons. Car ce qui s'est passé durant cette soirée s'est renouvelé dans toutes les autres maisons où je suis allée cet hiver.

Et j'ai beau chercher, je ne vois pas trop où l'amour peut se cacher dans le monde.

Tu comprends que je vais t'envoyer ceci en cachette. Comme je vais chaque dimanche à la messe avec grand'mère, qui y voit à peine,



SALON DE PARIS DE 1879. — DEUX CAMARADES D'APRÈS M. A. DE SISTERÉ.

et qu'il y a une boîte à la porte de l'église, j'y glisserai moi-même ma lettre.

Adieu, ma chère amie; plains-moi et aime-moi toujours, puisque, hélas! ton cœur est le seul sur lequel je puisse compter ici-bas.

#### LETTRE II.

Madeleine à Valentine.

Que j'étais injuste ou aveugle en t'écrivant

ma dernière lettre, chère Valentine!... lettre que je rougis d'avoir pu t'envoyer, tant elle renferme de choses absurdes, et que tu m'obligeras en déchirant aussitôt.

Oui, sottise que j'étais de chercher l'amour



dans une contredanse, tandis qu'il ne vit que de silence et de mystère; car, amie, je le connais maintenant, et ce n'est qu'à toi, ma seconde conscience, que j'ose faire un semblable aveu.

Il est là, sous ma fenêtre!

— Et qui? vas-tu t'écrier toute surprise.

— Eh bien, lui, ma chère; n'est-ce-pas toujours le nom de l'objet aimé?

Et je le lui conserverai, d'autant mieux que j'ignore complètement celui que véritablement il porte.

Mais que je te conte mon petit roman, car j'ai aussi un roman intime à conter maintenant!

Un jeune homme, — oui, Valentine, il est jeune, il est beau, il est brun, avec de jolies petites moustaches et des cheveux noirs brillants, — un jeune homme, dis-je, s'arrêta sous ma fenêtre. D'abord, je fus assez simple pour n'y pas prendre garde; mais l'insistance que mit cet aimable inconnu à lancer des regards brûlants vers moi, me fit rougir de mon indifférence, et je sentis palpiter mon cœur, comme à l'approche d'un événement terrible.

Toute la journée, je fus agitée et tremblante, je n'osais pas m'approcher de la fenêtre, et je n'avais pas le courage de m'éloigner.

Il a dû me trouver bien cruelle, car son insistance était digne d'un meilleur sort.

Le pauvre jeune homme ne s'est éloigné qu'à la nuit.

Pendant toute la journée, maman m'a offert vainement de sortir, et j'ai prétexté un peu de courbature pour rester non seulement à la maison, mais même dans ma chambre; et ce n'est que le soir, quand il s'est retiré, que mon indisposition s'est trouvée assez bien dissipée pour que maman pût me conduire à une soirée où nous devions aller ensemble.

J'espérais le rencontrer là; car mon aimable inconnu doit être un des nombreux jeunes gens avec lesquels j'ai dansé dans le monde, sans y faire alors attention; mais, hélas! je ne l'ai pas trouvé. Aussi suis-je rentrée triste et malheureuse.

— Mon indifférence l'aurait-elle donc éloigné, mon Dieu! me disais-je à chaque instant.

Tu comprends, amie, que je ne pus dormir, et que toute la nuit je fus agitée et tremblante.

Ce matin avec le jour je me levai, j'ent'ouvris mon rideau et à travers les planchettes serrées de ma persienne je l'aperçus! Mon Dieu! que je fus heureuse! Aussi je viens te conter ma joie, chère et bonne Valentine; c'est si doux de confier son bonheur à un cœur qui vous aime!

J'ai là mon bouquet de bal, il est frais encore; j'ai bien envie de le lui donner, afin de l'encourager à venir ce soir dans le nouveau bal où je dois suivre ma mère. Oserais-je faire cette démarche? et n'est-elle pas un peu risquée? Que n'es-tu auprès de moi, Valentine, tu me donnerais un bon conseil, tandis que je ne sais que faire. Adieu, amie, la Providence en décidera.

### LETTRÉ III.

Madeleine à Valentine.

Il a donc mon bouquet!... et je suis tellement honteuse de ce qui me paraît maintenant une action inconvenante et sottise, que je n'ose plus me mettre contre la fenêtre, pour voir l'effet qu'il a produit sur lui?

S'il avait pris une mauvaise opinion de moi cependant!

O amie! que ce doute me fait souffrir!... Mais toi-même, Valentine, tu vas me blâmer peut-être, et pourtant il n'y a pas trop de ma faute; et c'est, je le crois, la Providence qui en a décidé. N'est-elle pas la protectrice des jeunes cœurs attirés l'un vers l'autre? Aussi, avant de te fâcher, laisse-moi te dire comment tout cela s'est passé.

Je t'ai écrit ce matin, car je t'écris sans cesse; je te fais un journal de mes impressions diverses, dont ma plume est la confidente; je ne rougis pas devant elle au moins. Mon pauvre cœur agité a besoin de s'épancher un peu pour reprendre du calme. Je t'ai donc écrit ce matin; puis, après avoir relu ma lettre, et pendant que maman croyait que j'étudiais mon piano, j'ai fait une fort jolie toilette; j'avais mis un ruban bleu pour attacher mon fichu, car, tu sais, le bleu me va très-bien;

puis, malgré qu'il plût assez fort, je crois même qu'il tombait du givre, j'ai ouvert ma fenêtre, et, sous le prétexte de regarder le temps, je me suis penchée quelque temps en dehors.

Il était là, Valentine! rien ne l'effraie! rien ne l'éloigne! Aussi, je lui devais bien une récompense, n'est-ce pas? J'ai pensé alors à lui donner mon bouquet; je l'ai pris dans le verre d'eau où je l'avais placé, et je me suis remise à la fenêtre, le cœur palpitant de crainte et d'embarras.

Depuis quelques instants, je tournais mon bouquet entre mes mains, partagée entre la timidité de l'offrir et le désir de le donner, quand tout-à-coup la porte de ma chambre s'est ouverte et maman est entrée.

Alors, tu le comprends, sans réfléchir davantage, le bouquet s'est échappé de mes mains et j'ai refermé précipitamment la fenêtre.

— Est-ce que ta cheminée fumait, ma fille, que tu as ainsi ouvert la fenêtre par un temps pareil? m'a demandé maman.

Je me suis baissée comme pour ramasser quelque chose, afin de lui cacher la rougeur brûlante dont je sentais que mon cou et ma figure devaient être couverts, et je pris le prétexte qu'un tison avait roulé à mon insu pendant que j'étudiais mon piano. Alors elle remarqua ma toilette.

— Eh bien! puisque tu es tout habillée, me dit-elle, tu vas m'accompagner au collège où je vais voir ton frère.

Je n'osai pas refuser, et je la suivis.

Comme nous montions en voiture, je jetai sur lui un regard timide; mais il ne parut pas me voir! Est-ce par prudence, à cause de la présence de ma mère? Est-ce parce qu'il est mécontent de ce qu'il regarde peut-être comme une légèreté de conduite? Oh, ma Valentine, que cette idée me rend malheureuse!...

Quand nous sommes rentrées, il était là encore. Je l'ai aperçu de loin; mais, à mon tour, je n'ai pas osé le regarder au moment où la voiture nous a descendues devant notre porte.

Mon Dieu! que je suis à plaindre, et que j'aurais besoin de te voir pour te demander conseil et appui; car je ne sais que faire. Si je lui écrivais pour m'excuser, pour lui expliquer, comme je viens de te le dire, que c'est maman qui est cause qu'il a reçu mon bouquet? Est-ce que ce serait mieux ainsi? „Dans le doute, abstiens-toi,” nous disait souvent notre maîtresse de pension. Mais s'il reste fâché contre moi? J'en mourrai de chagrin, je le sens. Oh, oui! une passion véritable fait bien souffrir! Que le ciel t'en préserve, ma bien chère Valentine! — J'ai pleuré, j'ai la migraine, j'ai la fièvre; aussi, je vais aller demander à maman la permission de me coucher. Quelle nuit cruelle je vais passer, mon Dieu!

(A continuer.)

### LIGNIANA.

Le prince Ch. Jos. de Ligne, général au service de l'Autriche et aïeul de feu le président de notre Sénat (1735—1814) a laissé, comme on le sait, un grand nombre d'écrits, qui brillent par le piquant et l'originalité. Les spirituelles saillies qui suivent sont extraites de mémoires inédits qu'il a laissés sur l'histoire de sa vie:

„Je viens d'arrêter la publication d'un Ligniana, qui contenait un tas de bêtises, qu'on avait bien voulu recueillir.

En voici quelques unes que j'avais oubliées, et qui d'ailleurs ne valent pas la peine de les écrire.

Un gros M. de ..., sénateur de profession, vint à moi et se mit à bâiller. Je lui dis: „Mon cher comte, vous me prévenez.”

Un autre, dans le même genre, forçant ma porte un matin, me dit: „Avez-vous déjà eu bien des ennuyeux?” Je lui réponds: „Vous êtes le premier.”

Lorsque Bonaparte changea la forme du gouvernement, on observa que c'était Rome qui lui avait donné cette idée de consuls. „S'il lui vient aussi celle de créer des prêteurs (préteurs) comme à Rome, m'écriai-je, j'irai tout de suite à Paris.”

On parlait du conseil des Cinq-Cents; je dis que je n'en admettais pas d'autre, savoir celui des „cinq sens,” et que j'y obéissais tous les jours.

Ayant assez de succès dans la société par ma paresse qui a l'air de l'indulgence, par mon insouciance qui a l'air de la bonté, par la mobilité de mon caractère qui a l'air de la facilité; discret sans le paraître, secret sans être mystérieux, prenant le ton des gens avec qui je vis et des pays où je suis, j'aurais plu et réussi dans les affaires. Bêtise de ne pas m'y avoir employé!

Rien ne m'amuse comme ce qui se passe aux entrées que je lis dans les gazettes. On applaudit, on crie, on pleure. Mon Dieu, que c'est touchant! Qu'on mette un singe dans un carrosse à six chevaux, il en sera de même.

On me montrait un monsieur à bon gros visage: „Je ne voudrais pas qu'il me visât à la guerre, observai-je; cela serait dangereux, car il est extrêmement bien en joue (en joues).

On prétend que l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, à la redoute, où l'on plaignait le maréchal Brune d'être cerné par la foule qui voulait le voir, parce qu'il a été imprimeur, disait-on; on prétend que j'ai dit: „Ne vous inquiétez pas, il est accoutumé à la presse.” Je trouve, moi, que cela est assez plat.

Si j'étais superstitieux, en fait de pressentiment, ou plutôt de lugubres hasards, j'aurais peur. J'ai écrit dans ces fragments, et ailleurs, je crois, que je voulais être enterré sur une montagne, au feu cimetière des feu Camaldules, qui est entouré de planches. Je ne sais pourquoi je les ai trouvées, hier, abattues, comme si on avait voulu y faire un passage pour mon corps. Et puis, Christine vient de rêver qu'elle était à cheval en grand vertugadin et en grand deuil. Quand on se porte mal, et que ces choses-là se rencontrent, on en meurt; mais quand on se porte bien, on en vit, et on en rit.

Je voudrais que cette année (1806) les Prussiens fissent la guerre aux Français. S'ils les battent, ils nous vengent; s'ils sont battus, ils nous consolent.

Beaucoup d'Ephestions dans le camp d'Alexandre (de Russie), mais pas un Parménion! Y a-t-il dans l'histoire rien de pareil? Quatre ans après Tilsitt, où Napoléon disait à Alexandre: „Quel bel homme! Je ne vous aurais jamais fait la guerre, si je vous avais connu;” cet empereur des Français se trouva dans l'antique capitale de Moscou, à plus de 1200 lieues de Paris! A propos de tous deux, quand ils étaient à Weimar avec tous les rois d'Er-furth, on avait donné un signal pour annoncer leur arrivée. On crut un jour qu'Alexandre venait, et quand on s'aperçut qu'il y avait méprise, un huissier s'écria: „Que faites-vous donc? Ce n'est qu'un roi!”

Un bon Cabinet, un peu machiavéliste, doit être un serpent pour agacer toutes les puissances entre elles, afin de les affaiblir. Point de crimes, cela est tout simple; mais fausses confidences, mensonges, lettres, propos supposés, etc., le diable enfin, c'est ce qu'il faut faire contre le diable et contre ceux qui, le servant, doivent même être écrasés par lui.

Un chasseur de la garde à cheval me dit: „Monsieur, nous veillons sur les jours de ce grand homme, car si nous le perdions, Dieu sait ce qui arriverait de la France. Ce sont de bons gens que sa famille, mais ça n'a pas beaucoup de tête.”

Ce que j'ai entendu dire à Joseph II par les dames de sa société est inconcevable. L'une dit ce jour-là: „Comment Votre Majesté a-t-elle pu le condamner, après avoir volé la Pologne?” (C'était dans le temps du premier partage.) — Ma mère, qui a toute votre confiance, Mesdames, répondit-il, et qui va à la messe autant de fois que vous, a très-joliment pris son parti là-dessus. Je ne suis que son premier sujet.” Une autre fois il prononça le mot de justice. „Certes, je vous admire, dit une autre dame, ces messieurs prononcent le mot de justice. Savez-vous ce que c'est? Il y en a une de bonté et une de sévérité. Votre Majesté ne connaît que la première.”

On dit que je n'aime pas quand j'aime. La plus grande preuve que je puisse en donner, c'est que je tolère, et caresse même quelquefois les chiens et les enfants de la maison. Je déteste



les uns et les autres des femmes que je n'aime pas.

Tout le monde a trouvé que je ressemblais à Vestris. Plusieurs danseuses de l'Opéra se sont trompées à cette ressemblance. Un Italien, de ses amis apparemment, m'embrassa pendant un quart d'heure un jour, en m'appelant : Caro Vestris! Nous étions, par hasard, coiffés de la même manière. Cette ressemblance si constatée amusait la cour. Le soir on me disait souvent : „Comme vous avez dansé aujourd'hui! — Oui, répondis-je, ze manzerai dou moton.” C'est ce que disait Vestris, quand il était content de lui-même, et il se faisait servir un bon gigot.

On racontait un soir chez madame... vingt traits d'extravagances de Paul I<sup>er</sup>. Le commandeur F... se crut obligé de prendre son parti, apparemment à cause de l'Ordre de Malte. Il me dit : „Peut-on appeler cet homme un fou? — Il est à lier, lui dis-je, espérant bien qu'il entendrait „il est allié,” et ne mérite pas, par conséquent, qu'on dise du mal de lui à Vienne.” Heureusement les assistants comprirent bien ce que je voulais dire, mais lui fut très-content et moi aussi.

Un jour, pour faire venir un ministre, l'impératrice Catherine II sonne, resonance et sonne encore. Personne ne vient. Sans s'impatienter, elle va chez ses femmes, et trouve son valet de chambre jouant avec elles, et qu'un coup important, un cas intéressant, avait empêché de venir. „Donnez-moi votre jeu, Zacher, lui dit-elle, et je ferai de mon mieux; faites cette commission, et je vous rendrai vos cartes à votre retour; car cela vous amuse, et j'ai affaire.”

De Charles qu'on m'appelait du vivant de mon père, quelques femmes avaient fait „Charlot,” pour me distinguer de lui; et le roi Louis XVI et ses frères m'appelaient ainsi, lorsque j'étais avec eux presque seul. Apparemment que la poste entrait dans les détails de la société, car je reçus une fois une lettre de M. le duc de Chartres d'alors, adressée à M. Charlot, archevêque de St-Gudule à Bruxelles. Le nom de cette église, qui est vis-à-vis de l'hôtel de Ligne, frappa le facteur et la lettre m'arriva.

Tout est bien dans le monde, excepté la maladie et la mort. Combien de fois n'ai-je pas remarqué que le contraire de ce que je désirais, une fois arrivé, valait beaucoup mieux.

Quelqu'un me racontait qu'il s'était cassé la „canicule”. „C'est dangereux, lui dis-je, surtout quand cela arrive dans le temps de la clavicule.”

Je voudrais faire faire mon portrait, me dit un jour à Paris un prince d'empire. „Quel peintre me conseillerez-vous? — Prenez Oudry, lui dis-je.” Comme plusieurs des assistants savaient que c'était un peintre d'animaux, cela les amusa et moi aussi.

Il ne tient qu'à moi d'être vieux; j'ai de quoi; mais j'ai dit : „Je ne le suis pas,” et cela réussit. On peut s'empêcher au moins d'être un vieillard. C'est la paresse de corps et d'esprit qui le constituent; tant pis pour ceux qui s'y laissent aller. Je me dis aussi : „Je ne veux pas mourir.” Je ne sais comment cela réussira.

## PARVENIR.

Presque tous nous avons un but que nous désirons atteindre; ce but, humble ou élevé, nous nous efforçons tous d'y arriver: rien de plus juste.

D'où vient donc que le mot „Parvenu,” est si souvent compris et employé dans un sens peu favorable?

D'abord, il faut bien convenir que le parvenu excite souvent l'envie, et que celle-ci est d'ordinaire injuste et impitoyable.

Ensuite, ce nom de parvenu est plus spécialement réservé aux nouveaux riches. Or, ceux-ci malheureusement ne sont pas généralement les plus polis, les plus aimables; bien au contraire, il en est plusieurs qui oublient ou s'imaginent faire oublier leur infime origine par leur luxe, leur insolence, mauvais moyens qui ne réussissent jamais et produisent un effet tout opposé à celui que l'on en espérait.

\* \*

Ce qui contribue le plus à rendre l'épithète de parvenu mal sonnante à bien des oreilles, c'est qu'on l'applique indifféremment à tous

ceux qui se sont élevés au-dessus de leur position sociale primitive, sans faire de distinction sur les moyens employés pour parvenir.

Il y a cependant une immense différence entre parvenir par son travail, sa bonne conduite, son talent, ses capacités, et s'élever par l'intrigue, par des moyens malhonnêtes.

Une fortune honorablement acquise par son labeur, son activité, est bien différente d'une fortune acquise dans des spéculations hasardeuses, des jeux de bourse, des manœuvres, légales peut-être, mais souvent peu loyales.

Il ne suffit pas de gagner de l'argent, il faut encore que cet argent vienne d'une source pure et que la probité de celui qui l'a gagné ne puisse être suspectée.

S'élever dans le monde, dominer la foule, occuper un poste important, tout cela peut tenter une noble ambition; mais il faut se souvenir que, pour arriver, le choix des moyens est essentiel, et que celui qui fait usage des armes de la corruption, de l'intrigue, de l'injustice, ne peut compter que sur des succès passagers, sur le servilisme des flatteurs, le mépris des honnêtes gens.

\* \*

Le temps et l'opinion publique font aisément justice des parvenus de mauvais aloi; la faveur dont ils jouissent momentanément, s'envole bien vite, et l'opinion, un instant égarée, se montre d'ordinaire d'autant plus sévère qu'elle a été déçue par de fausses apparences.

Comment est-on „parvenu”? Voilà la question à poser. Et si, alors on peut y répondre par ces mots: „Loyalement, honorablement,” on doit être satisfait.

C'est pour soi-même surtout que l'on doit se montrer sévère et considérer non-seulement le but, mais plus encore les moyens.

Honneur à celui qui a su parvenir malgré ses difficultés! — à celui qui par son travail, son mérite, a su se grandir, en grandissant en estime, en considération! — à celui qui est resté fidèle à ses principes, à l'honneur, à la voix de sa conscience! Enfin honneur aux parvenus qui le sont noblement et se montrent modestes et généreux!

HORTENSE X.

## FLEURS PARLANTES.

### Nouvelle.

#### VIII.

„Ma fille mourut, continua M. Dumont, en étouffant un sanglot. Jusqu'au dernier moment Rosalie fut un modèle de dévouement et de tendresse.

Elle accompagna sa jeune élève jusqu'à sa dernière demeure, et à son retour du cimetière elle vint me consoler.

Quelques jours après, je vis les domestiques transporter des malles, et j'aperçus Rosalie en costume de voyage.

Je me sentis froid au cœur.

Je n'avais jamais réfléchi qu'elle pouvait me quitter.

Chaque matin, elle me serrait la main, et cette étreinte me donnait du bonheur pour toute la journée.

Sa présence était pour moi comme un rayon de soleil qui m'apportait la joie et l'espoir.

Mon fils était fiancé et devait se marier aussitôt qu'il aurait fini son droit; il comptait s'établir à la ville.

J'allais donc me trouver seul... Seul!

En voyant Rosalie, je ne pus que m'écrier:

— Vous partez! vous partez!...

J'avais des larmes dans les yeux.

— Ma mission est remplie, me dit-elle tristement, et ma présence ici n'a plus de raison d'être. Je retourne à la pension.

— Ah! restez, restez encore, m'écriai-je, car en vous voyant partir, il me semble que je perds une deuxième fois ma fille!

— Réfléchissez, me dit-elle; vous êtes seul, ma place n'est pas ici, et ma présence chez vous pourrait être mal interprétée.

— Mais ne voyez-vous donc pas que je souffre, que je ne puis vivre sans vous... que je vous aime!... Remplacez ma pauvre fille dans mon affection: soyez ma femme!...

— Oh, je vous ai compris, fit elle, et c'est pourquoi je pars. Sans la triste position de notre bonne Louise, depuis longtemps déjà j'aurais quitté votre foyer, car j'avais deviné que vous m'aimiez; les femmes sentent cela avant que les hommes s'en aperçoivent.

— Eh bien! puisque vous avez deviné...

— Pauvre ami, pauvre ami, interrompit-elle, vous si bon et si noble, vous qui avez déjà tant souffert, pourquoi devez-vous éprouver encore une douleur nouvelle, et pourquoi cette douleur doit-elle venir de moi? Dieu m'est témoin que j'aurais donné ma vie pour vous l'éviter. Mais ce que vous me proposez ne peut avoir lieu... Je suis fiancée: j'aime quelqu'un... Mon oncle a plusieurs enfants dont l'un d'eux a quelques années de plus que moi; dès notre enfance, nous nous sommes regardé comme devant être l'un à l'autre, et nous nous sommes promis de réaliser ce projet que nos parents avaient formé. Mon oncle n'a pas de fortune et j'attends que Charles, qui est employé dans une administration, ait une place assez lucrative pour nous permettre d'entrer en ménage. Mon cousin m'aime et j'aime mon cousin. J'ai pour vous une affection vive, un sentiment dont je ne me rends pas compte: c'est plus que de l'amitié, mais ce n'est pas de l'amour.

Elle fit une pause d'une seconde; mon front ruisselait d'une sueur froide.

— J'ai pu apprécier votre cœur, reprit-elle, et je ne souhaite qu'une chose, c'est que mon fiancé en ait un comme le vôtre. Je sens qu'une femme serait heureuse avec vous; mais, j'aime ailleurs et je pars. Oubliez-moi, ou plutôt, pensez parfois à moi comme aux fleurs que vous aimez tant; que je sois pour vous „la petite Rose,” comme m'appelait notre chère Louise. Du courage, mon ami, du courage et adieu!

Elle partit!

Quelques jours après, la fièvre me prit et je dus garder le lit pendant plusieurs semaines. Bien des fois, je fus à mon dernier moment, mais mon fils me soigna avec un dévouement sans bornes; c'est ce qui me retint à la vie: pour lui je ne voulais pas mourir.

Voyez ces roses nombreuses, c'est en souvenir de ma bien-aimée qu'elles sont là; je leur parle, et il me semble qu'elles me répondent et qu'elles m'entretiennent de Rosalie, de ma petite Rose, que je n'ai pu oublier.”

#### IX.

M. Dumont se leva et me conduisit près du tapis de bruyères.

Sa voix était altérée; je souffrais de sa souffrance.

„Nous voici arrivés à un des plus douloureux épisodes de ma vie, me dit-il.

Quelque temps après le départ de Rosalie, j'appris son mariage, mais en même temps des bruits sinistres circulaient; on parlait de guerre et, un jour du mois de juillet, une nouvelle fatale se répandit dans toute la France: la guerre était déclarée!

Bientôt des revers terribles frappèrent notre armée; on eût dit que la main de Dieu s'était retirée de notre patrie.

L'étranger s'avançait vers la capitale; une armée succombait, mais une nouvelle surgissait aussitôt pour disputer pied à pied aux Prussiens le sol français, arrosé du sang des plus vaillants.

Aux premiers appels de la patrie en danger, mon fils avait gagné les Vosges et s'était joint aux Francs-Tireurs.

J'avais aussi entendu cet appel suprême et je m'étais empressé d'aller prendre place à côté de mon fils.

La lutte était grandiose, mais la partie inégale. C'était une guerre de surprise: la mort arrivait sans qu'on vit d'où elle venait.

Un jour, nous étions campés dans la bruyère, nous reposant d'une marche forcée et nous croyant à l'abri de toute attaque.

Soudain, un grondement sourd se fait entendre: c'était le canon.

L'ennemi, par des sentiers détournés, et guidé par des traitres, avait gagné le sommet des collines et de là nous envoyait des obus que nous ne pouvions éviter.



J'étais près de Paul; tout-à-coup, je le vis chanceler... Il eut encore la force de me jeter les bras autour du cou et de me donner un dernier baiser.

— Adieu! père, murmura-t-il.

Et il tomba étendu sur la bruyère.

Un éclat d'obus lui avait écrasé la poitrine.

Je m'agenouillai près de lui, j'espérais qu'une balle prussienne viendrait me délivrer de ma douleur, mais elles moissonnaient autour de moi de jeunes existences et respectaient celui qui aurait voulu mourir.

Dans bien des rencontres, je cherchai la mort; partout elle se détourna de moi; je ne fus pas même blessé.

J'avais pu ramener le corps de mon fils auprès de celui de sa sœur, dans le caveau de famille.

Après la guerre, je fis un pèlerinage aux Vosges, à l'endroit où mon Paul était tombé.

Je déplantai quelques-unes des bruyères qui avaient été arrosées de son sang et sur lesquelles il avait rendu le dernier soupir.

Les voilà, à côté des myosotis de ma fille et de mes roses bien-aimées...

C'est là toute ma vie, et j'attends le terme de ma course pour aller rejoindre mes enfants chéris; je veux qu'alors on transporte sur notre tombe ces fleurs du souvenir, aujourd'hui ma seule consolation."

### X.

Mon ami semblait épuisé par ce triste récit; pourtant, il me reconduisit sous la tonnelle et reprit

„Je ne pouvais plus rester dans les lieux qui me rappelaient tant de douloureux souvenirs.

Je voyageai. Je voulus revoir les endroits que nous avions visités avec ma fille et son amie, lorsque, sur les conseils des médecins, nous étions venus chercher un climat plus doux sous le beau ciel de Nice.

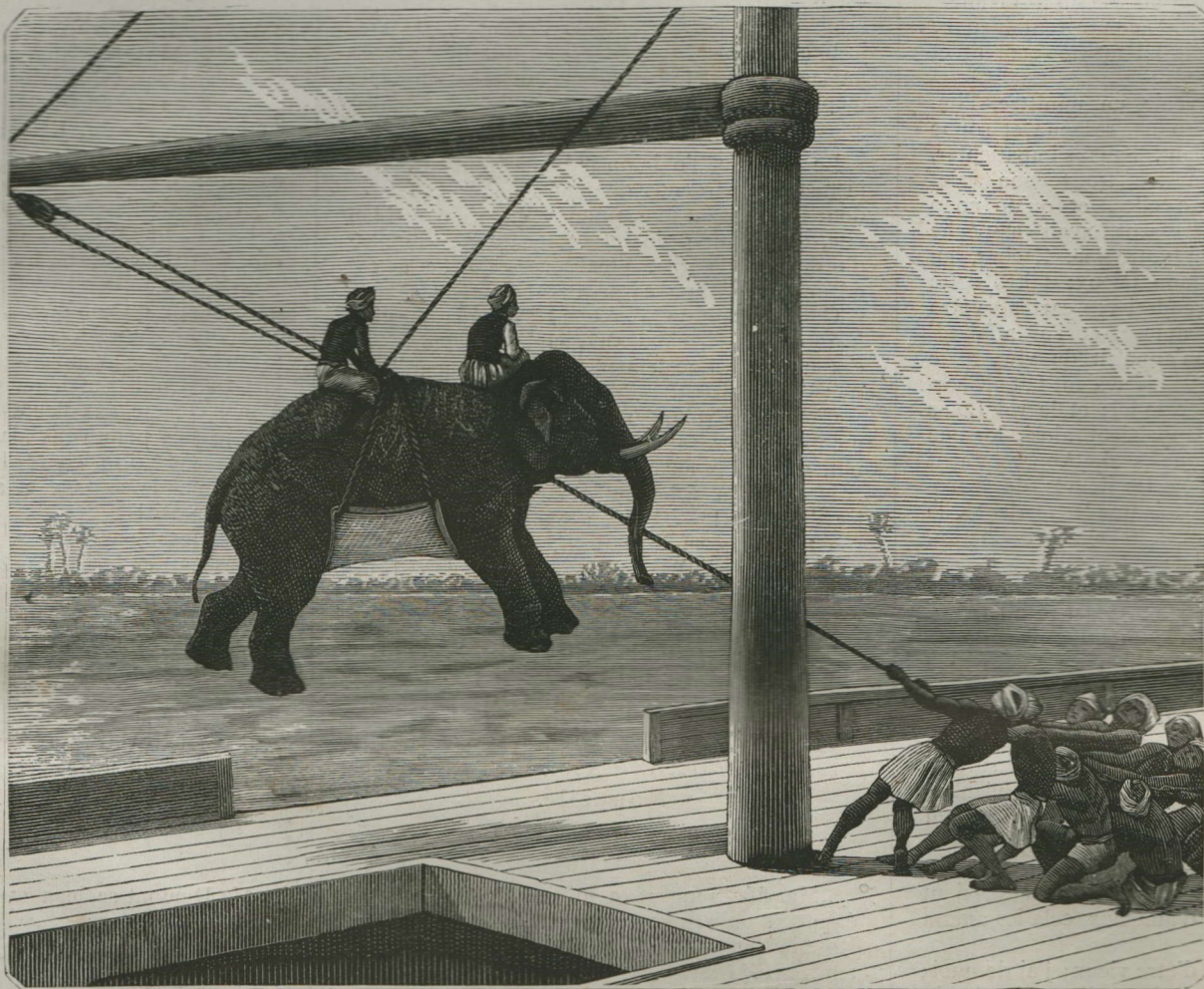
Nous voyagions alors en voiture et à petites journées, pour ne pas fatiguer notre chère malade.

Nous avons traversé le Dauphiné pour gagner la Provence.

Un soir, nous nous étions arrêtés à l'auberge où vous êtes descendu.

Ce paysage plut aux deux amies; Rosalie surtout était enchantée de ce contraste de verdure et d'aridité.

Nous fîmes une halte de trois jours et en-



UN EMBARQUEMENT D'ÉLÉPHANTS.

treprîmes l'ascension du mont Margon, qui est un véritable jardin anglais créé par la main de Dieu.

Ma fille était montée sur un petit mulet que l'on avait équipé au mieux pour elle; Rosalie et moi marchions à pied, guidés par le mari de Gitone, votre herbagère, qui elle aussi nous accompagnait.

Souvent, dans les montées un peu rudes, Rosalie s'appuyait sur mon bras, et à la descente j'avais été tout le temps son soutien.

Je me rappelais souvent cette excursion et voulus la renouveler, pour me remémorer toutes les émotions que j'avais ressenties ce jour-là.

Je pris les mêmes compagnons de voyage; ils me trouvèrent bien vieilli, et Gitone pleura quand elle apprit la mort de ma fille.

Elle essaya de me distraire par son bavardage original, et m'apprit que la propriété où nous sommes était à vendre.

Je me décidai à en faire l'acquisition et je vins habiter ces montagnes.

Je vivais avec mes fleurs et mes souvenirs, lorsqu'un jour je reçus cette lettre-ci... Tenez, lisez-la."

Et il tira de sa poitrine une lettre dont les plis étaient usés et où l'on voyait des traces de larmes.

On sentait qu'elle avait été relue bien des fois, et que des baisers et des pleurs avaient à demi effacé ces lignes.

Je lus ceci:

„Mon ami,

„Il faut que je vous aie jugé bien bon et bien noble pour tenter auprès de vous la démarche que je fais aujourd'hui...

„Vous que j'ai tant fait souffrir, et dont je comprends en ce moment mieux que jamais l'immense douleur.

„Je viens à vous pour réclamer un service, un bienfait, certaine que vous ne me repousserez pas.

„Comme vous l'avez appris, j'ai épousé mon cousin; c'était là l'idéal que je m'étais créé et j'espérais être heureuse.

„Mon illusion fut de courte durée.

„Charles était libertin et joueur. Sans autre ressource que son emploi, il voulut se créer d'autres moyens pour satisfaire ses fantaisies; la vie d'intérieur ne lui souriait pas.

„Il me disait qu'il s'occupait de négociations d'affaires à ses moments perdus, et que cette besogne était bien rétribuée.

„Je le croyais; mais un jour il revint pâle et défait; je le questionnai et il m'avoua qu'il avait

joué à la bourse, en se servant de fonds qui lui avaient été confiés.

„Il avait perdu... C'était le déshonneur, la honte, pire que la mort.

„Personne de sa famille ne pouvait l'aider; la somme était trop forte: quarante mille francs!

„J'allai trouver son chef et le suppliai de ne pas perdre mon mari et d'attendre que j'eusse écrit à un ami afin d'obtenir de lui la somme nécessaire pour combler le déficit.

„Cet ami à qui j'avais songé, c'était vous: me suis-je trompée? Mon cœur me dit que non.

„Vous sauvez celui dont je porte le nom.

„J'attends avec confiance, et j'embrasse votre main généreuse.

„ROSALIE M."

— Inutile, reprit M. Dumont, à qui je remis la lettre après lecture, de vous dire que je m'empressai d'envoyer ce qui m'était demandé et même d'y joindre un supplément que je crus nécessaire.

Quelques jours après, je reçus une nouvelle lettre."

Et il me tendit un deuxième papier, plus usé encore que le premier.

(A continuer.)